

3e Marche

RÉUNION

DES ANCIENS ÉLÈVES DU

COLLÈGE DE MONTRÉAL

Le 9 septembre 1885

DISCOURS

DE

M. N. BOURASSA

MONTRÉAL

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258, rue Saint-Paul

—
1886



RÉUNION

DES ANCIENS ÉLÈVES DU

COLLÈGE DE MONTRÉAL

Le 9 septembre 1885

DISCOURS

DE

M. N. BOURASSA

845.89

B667v

Ex. 2

(2)

MONTRÉAL

BEAUCHEMIN & VALOIS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258, rue Saint-Paul

1886

2000 2000

COLLEGE DE MONTREAL

1000 1000

1000 1000

1000 1000

LE

3

M6B6

fs

B.Q.R.

DISCOURS
FAIT a la REUNION GENERALE des ELEVES
DU
COLLEGE DE MONTREAL

Le 9 septembre 1885

PRÉCIS HISTORIQUE

Le 20 juin 1765, M. Curatteau de la Blaiserie, prêtre de St-Sulpice, natif de Nantes, en France, fut chargé de desservir la cure de la Longue-Pointe. Il conçut alors le dessein de fonder un collège, et il ouvrit immédiatement des classes de latin dans son presbytère. En 1766, il fit construire une bâtisse attenante au presbytère, et en 1767, il y recevait des élèves. C'est là l'origine du collège de Montréal.

En 1770, la fabrique de Montréal fit l'acquisition du château de Vaudreuil, dont le site occupait une partie de notre place Jacques-Cartier; et en 1773, M. Curatteau vint s'y établir pour y poursuivre son œuvre dont il garda la direction. Le séminaire avait aussi fondé, en 1733, une classe de latin à la ville; elle fut jointe au nouveau collège. Les successeurs de M. Curatteau dans cette maison furent M. Marchand,

Canadien, et M. Chicoineau, Français, tous deux prêtres de St-Sulpice.

Un incendie détruisit l'établissement en 1803, avec les archives précieuses qu'il renfermait. Il fut reconstruit en 1806, mais en dehors de la ville, sur une rue qui porta depuis son nom. M. Roque en prit alors la direction. Les successeurs de M. Roque furent messieurs Quiblier, Bayle, Villeneuve, Nercam, Denis C. Lenoir, Lefebvre, Delavigne, et le directeur actuel, M. Deguire.

Les alentours du collège ayant été envahis peu à peu par l'industrie et le commerce, on songea à le transporter dans un local plus sain et plus tranquille, et, en 1860, il fut établi à la montagne, dans le voisinage de cette ferme où les élèves allaient passer leurs jours de congé. D'abord, il occupa une partie du grand séminaire, mais en 1870, il fut installé dans ce magnifique édifice élevé sous les soins de M. C. Lenoir, par la munificence des messieurs de St-Sulpice. Ils y ont dépensé plus d'un demi-million.

C'est dans cette noble demeure qu'a eu lieu la réunion de tous les anciens élèves, le 9 septembre dernier. Le supérieur des sulpiciens à Montréal, M. Collin, et le directeur du collège, M. Deguire, aidé de ses collègues, ont fait à cette grande famille qui comptait bien dix générations, l'accueil le plus cordial, le plus généreux, le plus magnifique qui ait jamais été offert par une institution semblable à ses enfants.

Messeigneurs,

Monsieur le Supérieur,

Chers confrères de tous les temps,

Pardonnez-moi, si je viens au milieu de plus dignes et de plus autorisés, vous dire quelques mots dans cette circonstance. Je me demande à quel titre me voici devant vous, au lieu de tant d'autres que vous devriez entendre à ma place. Il est bien certain que c'est à la sollicitation de quelqu'un que j'ai accepté cet honneur et cette responsabilité, mais je ne m'explique ce choix que d'une manière.

Dans cette chère institution qui nous offre aujourd'hui une si paternelle hospitalité, il y a eu les diligents, les dociles, les studieux, les fidèles observateurs de la règle, les forts en thèmes et en versions, les bien doués de la nature, les enfants de promesse enfin. Mais il y en a eu d'autres aussi sur les lèvres

desquels une abeille ne s'était pas reposée à leur naissance : ils faisaient des accrocs à la règle, des relais dans le travail, des bonshommes sur leurs copies et beaucoup de cuisine dans leur latin. Voilà le secret du rôle que je remplis ici : ceux que vous avez entendus représentent les premiers, et moi, les autres.

Veillez donc me recevoir comme l'élu des imparfaits de tous les temps et de tous les genres.

J'ai bien vu quelquefois, durant le cours de mes études, la tête de ma classe, mais je dois avouer sans modestie que j'en ai vu plus souvent l'autre bout. Cela m'a appris du moins une vérité philosophique : c'est que les extrêmes se touchent. Je crois que l'on a voulu aujourd'hui me confirmer dans cette vérité en m'obligeant à venir vous réciter ma leçon, à côté des dignes confrères qui m'ont dépassé depuis longtemps dans la grande classe où nous sommes entrés au sortir d'ici.

Ces confrères distingués vous ont dit de belles choses sur l'enseignement, ce qu'il doit être et ce qu'il doit faire dans notre temps ; ils vous ont exposé des idées et des théories élevées, mûries par l'étude et l'expérience. Quant à moi, comment oserais-je aborder de pareils sujets, et vous enseigner la sagesse, comme on disait du temps de Platon ? Tous les recoins de cette demeure gardent le souvenir de mes imperfections, je suis entouré de ceux qui en ont été les témoins, et je crains bien que le doyen de nos directeurs, notre cher et vénéré M. Bayle, ne soit occupé, là, devant moi, à les compter encore sur le bout de ses doigts.

D'ailleurs, les organisateurs de cette convention m'ont saisi à la sortie des bois, où j'étais occupé depuis quelques semaines à préparer un nouveau territoire à la colonisation ; je n'ai pas pu leur refuser un témoignage de mon affectueux souvenir, mais j'arrive devant vous, Messieurs, comme au-

trefois devant les bons maîtres qui ont eu si souvent à me pardonner : je ne sais pas ma leçon, et je n'ai fait que la moitié de mon devoir.

Je vous prie donc, Monsieur le Supérieur, de donner de suite le *Deo gratias* et nous allons gaiement causer comme nous faisons jadis dans les jours de fête. Ce n'est pas pour nous mettre en pénitence que vous nous avez si gracieusement invités à nous réunir aujourd'hui ; malgré qu'il y en aurait bien encore plusieurs—dans la catégorie que je représente—qui le mériteraient, pour expier les péchés qu'ils ont ajoutés à ceux que vous connaissez déjà.

* * *

Il faut avouer, Messieurs, que c'est une bonne, une paternelle idée de nous avoir ainsi rassemblés après dix, après vingt, après quarante années et plus de séparation, de nous avoir évoqués tout vivants de tous les

coins de la terre et de toutes les situations sociales où nous ont jetés notre bonne ou mauvaise fortune, notre ambition, nos aptitudes et nos naufrages. N'est-ce pas vivifiant que de se trouver encore dans ces lieux où nous jouissions tant de vivre, et où nous espérons de vivre tant pour jouir.

Sortis d'ici plus ou moins forts, plus ou moins disciplinés, plus ou moins armés, nous sommes partis chacun dans une légion pour faire notre temps de service et franchir cette campagne quelquefois longue, mais toujours accidentée, où tout homme doit combattre. Et aujourd'hui, Monsieur le Supérieur, il semble que vous venez de signer une trêve avec tous nos ennemis et que vous nous assignez ce jour pour respirer, pour nous reconnaître, pour nous compter, pour serrer les rangs avant les derniers combats.

Nous nous revoyons, soldats d'armes variées, après avoir été longtemps dispersés dans l'armée du Nord, dans l'armée du Sud, en

garnison, en station maritime dans les colonies. Les uns sont bronzés par le soleil des déserts, d'autres ont blanchi en captivité, d'autres portent la poussière de la lutte, quelques-uns déguisent peut-être une jambe de bois, presque tous rapportent des cicatrices, et sans doute aussi quelques profondes blessures.

Nous ne connaissons pas encore le nombre des morts ; je crains fort qu'il ne soit bien considérable : nous allions tête baissée à l'assaut, dans les tranchées, à l'abordage, et nous ne voyions pas toujours ceux qui tombaient sous la mitraille.

J'aperçois ici quelques-uns de ceux qui ont gagné des victoires, des heureux que la fortune a favorisés, que le talent et la vertu, que leur fidélité au devoir ont portés au premier rang. J'en vois aussi un plus grand nombre qui, comme Fanfan la Tulipe et moi, sont restés soldats, *vaille que vaille*.—La chance n'est pas pour le grand nombre et

l'on ne peut pas être tous généraux comme dans les petites républiques de l'Amérique centrale.— Il faut bien avouer aussi que quelques-uns ont manqué de discipline ; je m'en accuse tout le premier, j'ai fermé l'œil parfois au corps de garde et même dans la guérite. Et pendant ce temps-là, quelques espions sont peut-être entrés dans le camp. Voyez-vous, jeunes conscrits qui m'écoutez, ce qui peut advenir quand on n'a pas appris à se rompre à la discipline au collège : on ne l'observe jamais plus tard. Et pourtant, notre salut et celui des autres en dépendent : tout l'ennemi n'aurait-il pas pu arriver pendant que je dormais ?...

Mais quittons la métaphore et rentrons dans la bonne, dans l'heureuse réalité. Nous voici réunis, au moins tous ceux que leur tâche a déliés et que le bon Dieu a laissés passer. Êtes-vous tous présents, excellents maîtres, compagnons, amis des premiers jours, des jours heureux, des jours d'espé-

rance, des jours généreux, des jours regorgeant d'illusions? Avez-vous tous, ce matin, repris avec la même gaieté, la même démarche allègre, avec le même appétit de la vie, ce chemin de la montagne et des grands congés, ce chemin qui nous paraissait si charmant, non parce qu'il nous menait à un délasement,—qui de nous était alors fatigué? —mais parce qu'il semblait nous approcher du seuil de l'avenir, parce qu'il nous ouvrait un jour plus rempli de soleil et de tous les rayons de nos imaginations, parce qu'il apportait, enveloppées dans la fraîcheur des bois, les primeurs embaumées de nos espérances, parce que nous entrevoyions, au delà des perspectives infinies, des champs encore plus verts, plus fleuris, plus fructueux, avec la liberté de cueillir toutes les fleurs et de manger de tous les fruits!... Quelque chose de plus que le paradis terrestre, enfin.

Nous pouvons, Messieurs, nous dire à l'oreille, maintenant que nous avons franchi ce

lointain plein de promesses, si notre moisson a été aussi abondante qu'elle nous était apparue... Si toutes les fleurs étaient sans chardons... si nous en avons orné moins de tombes chères que de nids heureux... et si tous les fruits étaient sans saveur amère.

Dans ce temps-là, cependant, malgré la surabondance de nos aspirations, comme notre cœur et notre âme s'emplissaient à peu de frais! — et notre estomac aussi : demandez aux économes d'alors.

Du seuil du vieux collège au seuil de cette demeure, n'est-ce pas que nous passions par une gradation de plaisirs dont le souvenir en fait pâlir bien d'autres achetés plus cher, depuis, sur l'autre bout du chemin?

D'abord, nous n'étions pas gâtés sous le régime du vieux collège : nous mangions dans l'étain et nous marchions sur la pierre. Nous nous chauffions à la Toussaint avec des poêles sous clef, quoi que fit l'hiver. Les poètes collégiens auront beau faire, ils ne pourront pas,

cette fois, mettre l'âge d'or dans nos commencements. Et dans notre étain, il n'y avait pas de quoi se préparer une réputation de Lucullus: une dinde à Noël, une autre à Pâques et une troisième à la fête du directeur, — si son saint patron était entré au calendrier durant l'abondance des volailles. Et remarquez qu'à St-Sulpice, au moins dans notre temps, cela n'était jamais pris en considération dans le choix du directeur. Dans tout le reste de l'année, c'est au sein du bœuf et de sa famille que nous trouvions toute notre nourriture.

Nous quitions donc, à l'aurore, les bords de la petite rivière St...—Je ne sais plus si elle portait un nom de saint, mais je sais qu'elle avait cessé depuis longtemps de couler des flots limpides.—Après avoir salué avec intérêt l'épicerie d'en face, où s'étaient le raisin et le fromage clandestins que nous allions acheter à la dérobée pour faire une variante au pain sec de la collation, nous entrions, les

poumons grands ouverts, dans le faubourg St-Antoine, bordé alors de vergers, de jardins et des habitations les plus somptueuses de la ville. C'est là que nous commençons à entrevoir le passant imprévu, des visages nouveaux et goûter les premiers charmes de l'inconnu.

C'est sur cette route que je vis pour la première fois la belle figure de l'un de nos plus remarquables hommes d'État : Lafontaine. Nous étions fiers de nous découvrir devant lui, parce que nous savions qu'il veillait alors sur notre glorieux patrimoine national et qu'il préparait avec dignité un avenir digne de notre passé. Nous respections alors les hommes de cette valeur, jusqu'au seuil du collège au moins.

C'est aussi sur cette route que quelques-uns de nous ont regardé si souvent avec intérêt cheminer clopin-clopant un pauvre petit être gracieux, souriant aussi à la vie, quoique boiteux. Nous lui donnions en passant les fleurs que nous avions cueillies à la mon'tagne ; j'en

ai connu même qui en achetaient pour lui au jardin du père Lanthier.

Mais il faut bien le confesser à notre vénérable directeur de ce temps-là, aujourd'hui qu'il ne peut plus avoir de doute sur notre vocation : ce petit être qui excitait tant notre pitié marchait bien comme nous (sauf les béquilles) sur son quinzième printemps, et ce n'était pas un petit garçon...

En quittant le faubourg St-Antoine, nous touchions à peu près l'extrémité du monde civilisé ; il ne restait plus que la villa Donegani, sur la rue Dorchester, qui pût attirer un instant nos regards.

M. Donegani avait gardé de son beau pays des réminiscences artistiques.—Tout Italien semé en pays étranger est prédisposé à pousser Michel-Ange ou Borghèse.—Il avait fait placer dans cette villa entre autres objets d'art une grande Renommée, sous une coupole dorée ; elle était destinée, paraît-il, à lancer un jet d'eau du bout de sa trompette ; mais

le jet d'eau n'arrivait jamais malgré notre impatience. Nous nous précipitions toujours pour le voir s'élancer, et toujours il ne passait que du vent au bout du fameux buccin.

Nous en avons conclu qu'il fallait se défier des Renommées en général, surtout de celles que l'on couvre trop d'or.

Après l'éblouissement, d'ailleurs, que celle-ci nous avait causé, elle nous laissait abruptement entrer dans le domaine des ruminants. Nous étions à la ferme, et il ne nous restait plus d'autre préoccupation en regardant les bêtes tondre savoureusement leur déjeuner en plein gazon, que d'aller les imiter sur un plus noble théâtre.

La génération actuelle—et je la plains bien—ne connaîtra jamais les délices que peut donner, vers sept heures du matin, quand on a marché durant une lieue, que l'on a quinze ans, avec une journée devant soi sans alexandrins ni thème latin à faire; non, elle ne connaîtra jamais les délices que peut procurer

à l'estomac, au cœur et à une conscience pure le *mangement* d'une échalotte printanière sur une tartine de pain et de beurre. Toute la journée en restait embaumée !... Et ce qui nous faisait paraître encore peut-être ce bonheur plus enviable, c'est que nous l'achetions avec nos deniers de réserve. L'établissement dans ce temps-là ne fournissait que les tartines, l'échalotte était à nos frais.

Vous qui nous avez succédé dans ces lieux, vous qui croyez avoir conquis sur le passé tant d'avantages avec tant de confort : vous êtes ici à côté de vos lits, vous restez plongés du matin au soir dans une atmosphère qui est à elle seule un parfum, vous arrivez à cette campagne sans savoir ce que *sont* notre ville ; l'on vous donne à votre déjeuner un hachis dont le fumet—je l'ai bien senti ce matin—semble échappé du Windsor ; eh bien ! je ne voudrais pourtant pas vous faire une mauvaise prédiction aujourd'hui, mais je crains bien que l'on dise de vous quand vous serez

arrivés à notre âge : " Il a manqué une échallotte à cette existence." A moins que vous ne fassiez comme tous ces courageux jeunes gens qui, en allant chercher dans l'extrémité du Nord-Ouest un ennemi qu'ils n'ont pas toujours rencontré, en ont rapporté au moins une vigueur et une patience à supporter la gêne et les privations que notre éducation moderne ne donne plus assez.

Les rois qui veulent encore assurer le règne de leurs enfants les élèvent plus rudement que nous n'élevons les nôtres ; or les rois passent, malgré tout : prenons garde que les générations actuelles s'en aillent aussi rapidement.



Nous avons parcouru ensemble, Messieurs, une fois encore, ce chemin de la Montagne qui était jadis exclusivement le nôtre ; car nous n'y reviendrons plus certainement ainsi,

et ceux qui y passeront plus tard y passeront sans souvenirs. Si, au moins, tout ce qui peut tomber du cœur et des imaginations jeunes sur une terre aimée pouvait donner aux fleurs et aux fruits qui y poussent des couleurs, une sève et des parfums plus immortels, quelle riche moisson nous aurions préparée à tous ces inconnus qui sont venus y fixer leur demeure !

Mais ici dans cette ferme, peu de choses au moins ont changé : la fontaine coule encore, les arbres ont vieilli, mais sont encore debout comme de fidèles sentinelles veillant sur notre passé. Je revois les mêmes coteaux, les mêmes solitudes où nous nous établissions sur la fin de nos études, soit pour regarder le lointain, soit pour étudier les germes nouveaux que nous sentions pousser dans nos cœurs inquiets. Oui, nous retrouvons tout à peu près semblable et à sa place, excepté nous-mêmes !...

Que de mutations se sont opérées dans notre

manière d'être, dans nos idées, dans nos affections, dans les objets de notre ambition ? Depuis l'époque où nous venions ici tous les huit jours, qui donc de nous a joui d'un congé par semaine ?

* * *

Tout à l'heure, je disais que nous ne connaissons pas le nombre des morts. Nous serait-il possible de le constater dans un jour rapide où les vivants vont encore prendre tant de place ? Probablement que non. Mais il suffit de jeter un regard autour de nous pour apercevoir la grandeur du vide que les années ont creusé dans nos rangs.

La mort a fauché dans le champ de nos plus belles espérances ; et combien sont disparus de ceux-là que Dieu n'avait semblé charger de tant de dons que pour leur ouvrir une plus longue carrière ?

La mort aussi a fauché dans des moissons en pleine maturité, et à côté du grain qui avait donné toute sa sève et toute sa fécondité, qu'il en est tombé encore dont Dieu a supprimé pour nous la vertu productive et fécondante !

C'est dans l'enceinte surtout de la maison où nous avons puisé si largement à cette vertu, que nous constatons les plus pénibles, et je dirais les plus irréparables vides, si l'esprit de St-Sulpice n'avait pas le don de toujours faire germer le dévouement là où il l'a toujours semé sans épargne.

Que je voudrais, qu'il me serait bon, de pouvoir ici consacrer une page à chacun des hommes bienfaisants qui ont usé leur vie dans le travail de notre instruction, travail que nous leur avons quelquefois rendu si ingrat. Je n'aurais qu'à prononcer quelques noms comme ceux-ci : Bilaudèle, Granet, Villeneuve, Billion, Lenoir, Barbarin, Thibault, en me restreignant à une période peu

éloignée de nous, pour dire quels ouvriers supérieurs nous avons eus à notre service.

Dans l'impossibilité de faire à tous la part d'admiration et de reconnaissance qu'ils méritent, me sera-t-il permis de laisser tomber quelques fleurs de notre souvenir sur la tombe de l'un d'entre eux ?

Par celui-là on peut connaître tous les autres.

Ce n'est pas parce que je crois qu'il avait plus de valeur que je veux m'arrêter à lui, mais parce qu'il se présente à moi comme un type plus intimement connu, parce qu'il existait entre nous de ces affinités de goût, ce courant harmonique qui n'est qu'une coïncidence providentielle, parce que, enfin, c'est lui qui s'était trouvé là juste à l'heure pour faire mon bien.

Chacun rencontre sur son chemin, à un moment voulu par Dieu, la chose qui doit influencer fortement sur son avenir quand elle ne le détermine pas tout à fait : c'est un homme,

un livre, un accident, un mot, une impression ; il n'est pas toujours nécessaire d'être jeté sur la route par la foudre, pour se relever transformé comme saint Paul.

Une brise prend un jour un grain et le pousse dans un sillon creusé au hasard, et il y vient un arbre. Les hommes viennent comme les arbres, même ceux qui sont le plus revêches à la culture. N'est-il pas passé par la ville, quelqu'un qui, à force de remuer et de frapper des cailloux, avait réussi à trouver chez eux assez de sonorité pour les faire chanter, et pour donner avec eux des concerts ? Que de professeurs patients ont fait de pareilles trouvailles, les uns dans un genre, les autres dans un autre ! Eh bien, moi—ce n'est pas pour lui faire un grand honneur que je l'avoue, mais parce que je suis heureux de lui en rendre le témoignage — c'est peut-être ce bon et cher père Barbarin qui a eu le don de me faire sortir de terre et

vibrer un peu dans le concert... dans le concert des cailloux, au moins.

N'est-ce pas qu'en rappelant ici la mémoire si sympathique de ce vieil ami, je ne puis offenser personne ? Pour qui cette vie-là a-t-elle été une ombre, un obstacle, un chagrin ? lui qui, avec ses brillantes aptitudes, a passé sa vie à se diminuer lui-même, à mettre en lumière tout ce qu'il voyait de beau chez les autres et à se corriger jusque dans ses moindres expressions de tous les jours.

* * *

Quelqu'un sans doute se rappelle encore ce tressaillement qui se produisit dans toute Notre-Dame quand on entendit pour la première fois son incomparable voix monter, puis remplir, puis ébranler toutes les voûtes de la grande église. Cette voix avait alors toute sa vigoureuse sonorité, et le sentiment de l'art, et

la méthode du chanteur n'avaient pas encore pu céder au travail d'effacement que le bon prêtre, sacrifié lui-même, leur faisait déjà subir.

J'éprouvai alors la première de ces vibrations... de ces vibrations de *cailloux* qu'il devait produire chez moi.

La voix humaine n'est qu'un organe, mais cet organe sert à exprimer tous les amours, toutes les émotions, toutes les adorations du cœur et de l'âme ; quand cet organe a la puissance, la pureté, la justesse, la pénétration à un degré supérieur, et qu'il obéit à une inspiration élevée, c'est un don presque divin. Je sentis alors que la voix que je venais d'entendre à Notre-Dame s'échappait d'une poitrine brûlante d'artiste.

Je demandai qui était cet artiste.

“Un artiste ? me dit-on, mais ce n'est pas un artiste du tout, c'est un prêtre de St-Sulpice.”

Je ne me le tins pas pour dit, malgré que lui-même l'eût bien voulu ainsi.

Il venait de quitter une famille distinguée, mêlée à la meilleure noblesse et à la meilleure finance, un pays où tous les arts sont en pleine culture et surabondent de chefs-d'œuvre, où un opéra fait souvent toute la fortune de son auteur et peut sauver Paris d'une révolution, dans un temps où l'on voit les peuples s'atteler sur le char des chanteurs et des chanteuses, les couvrir d'une pluie de fleurs et d'or et dans un temps aussi où le prêtre est pourchassé et souvent fusillé, lui, artiste par le sentiment, par l'inspiration, par tous ses organes, il avait endossé l'habit méprisé, l'habit de scandale, il avait fui un théâtre assuré à ses succès, pour venir faire taire ici, chez lui, tout ce qui amuse la foule aujourd'hui, tout ce qui provoque ses applaudissements et ses délires.

Il a passé plus de trente ans à tuer l'artiste en lui ; car il l'était essentiellement ; il n'y

avait pas une fibre de son âme qui ne vibrât devant une beauté quelconque de l'art.

Quand l'artiste faisait éruption— et cela arrivait souvent, avec un tempérament de foudre — c'était toujours à l'insu du sacrificateur, et il a fallu tout l'effort de sa volonté pour tenir sous le joug la plus vigoureuse part de lui-même, pour la dompter, pour l'étouffer.

Quand l'artiste a été mort, l'homme n'était pas loin d'expirer.

Je me suis souvent demandé si tout l'artiste n'aurait pas pu vivre, même au sanctuaire, et se développer dans toute sa puissance, pour glorifier Dieu, au moins. Pourquoi ce suicide dans ce qui nous a été donné de plus personnel et de plus fort, dans ce qui participe chez soi plus spontanément et plus magnifiquement au concert général, dans ce qui tient si intimement au beau et peut si bien y contribuer ? Un grand prophète a dit aux oiseaux, aux montagnes, à la tempête : "Chan-

tez la gloire du créateur," pourquoi celui auquel Dieu a donné de le faire si admirablement voudrait-il garder le silence? Est-il plus permis de détruire une simple vibration qui glorifie Dieu qu'un ensemble d'organes dévoyés qui souille même l'humanité?

Mais ces secrets sont du domaine intime de la conscience de chacun; ce n'est pas moi qui voudrais passer en jugement celle du vieil ami qui m'a donné tant de grands exemples et de précieuses leçons. Dieu seul distingue et pèse la valeur et l'opportunité des offrandes que lui fait tout cœur humain.

* * *

Après l'artiste, j'ai eu l'avantage, plus tard, de connaître le professeur.

L'effort que je lui avais vu faire si souvent pour s'arracher d'une symphonie de Haydn, au son réglementaire de la cloche—et ce

n'est pas toujours la cloche qui gagnait— et l'indulgence avec laquelle il me regardait aller en ricochet sur le chemin du règlement, me révéla tout d'abord la note harmonique qui nous mettait d'accord. Il y avait de la même allure chez les deux, la sienne était sous le frein, et la mienne... pas encore. Il y avait là, tout de même, des dispositions préliminaires excellentes pour une entrée de classe. Ce fut ma meilleure.

Monsieur Barbarin était-il, pour tous, le plus habile professeur de rhétorique?

Je ne le crois pas. On ne se rature pas si impitoyablement soi-même sans faire éprouver quelques avaries superflues aux manuscrits des autres. J'ai connu des élèves qui, en voyant leurs pensées revenir ainsi ensevelies sous des monceaux de hachures et de broussailles, se sont demandé avec désespoir s'ils entrevoieraient jamais les charmes de la littérature; ils étaient tentés de se brûler sur leur première œuvre, comme les femmes des

Hindous sur le corps de leur unique mari. Ce sont là des résultats fâcheux qu'un professeur doit savoir éviter.

Mais quel appréciateur des beautés des maîtres était M. Barbarin ! Comme il les possédait et comme il en était possédé ! Cette possession a peut-être été la cause d'une déplorable paralysie de ses propres moyens qui l'entravait devant la moindre tâche et l'effrayait à la plus innocente hardiesse. Mais quel contraste quand il prenait la parole d'Homère, de Virgile, de notre grand Corneille, et qu'il y ajoutait les accents émus de sa superbe voix ! Alors toutes ces merveilles atteignaient à leur véritable hauteur, s'élevant radieuses au-dessus des pages maculées de nos livres où nous cherchions si péniblement à les déterrer avec nos dictionnaires et nos rhéteurs. Lui ne lisait pas, il laissait dire sa mémoire et chanter sa voix. Tout ce trésor appartenait à son intelligence. Les mots se précipitaient avec leur portée et leur

valeur musicale, comme les projectiles d'une savante artillerie ; chaque sentiment, chaque ébranlement du cœur se produisait avec ses palpitations, ses déchirements, ses cris éperdus. Le chef-d'œuvre redevenait vivant ; la poésie revêtait toutes les splendeurs de sa parure immortelle. C'était bien là la langue divine de l'âme humaine ; elle venait de nous être révélée, et révélée par quelqu'un qui ne s'en doutait même pas.

Une fois que l'on était l'élève de M. Barbarin, on ne cessait plus de l'être, et la classe se faisait partout, à la récréation, au réfectoire, à la promenade ; et c'est peut-être en dehors du temps et du local où devait se donner la leçon qu'elle avait plus de charme et de profit pour moi. Sans doute, parce que l'on ne sentait pas alors la contrainte de la règle et que cela prenait un léger goût du fruit défendu.

Un fait, une impression, une image lui fournissait une démonstration et une application

de la règle que nous avions étudiée. C'est en cheminant avec lui dans les rues, dans les champs, un peu partout, que j'ai découvert le mieux les trésors de grâce et de naturel renfermés dans La Fontaine.

Il nous arrivait souvent de le prendre en troisième avec nous au début de la promenade, et quand nous touchions au retour, nous étions charmés de l'y trouver encore. Tous les personnages des fables entraient en scène les uns après les autres selon que leurs semblables nous apparaissaient sur le cours du chemin. Et M. Barbarin récitait toujours. Et comme il récitait en gourmet son cher La Fontaine ! En l'écoutant, on entraînait en action avec ces fines bêtes qui nous ont donné tant d'excellentes leçons, et l'on trouvait qu'elles avaient raison.

M. Barbarin possédait La Fontaine si familièrement qu'il l'échappait à chaque pas. Ils vivaient ensemble comme de vieux amis : quand papa Barbarin éprouvait une impres-

sion vive d'un objet ou d'une action extérieure que LaFontaine avait connus, c'est LaFontaine qui mettait l'image ou l'expression pour la peindre ; papa Barbarin se servait tout simplement chez lui. Et l'on continuait le chemin bons amis comme devant.

Plus de quinze ans après ma sortie de collège, c'était *un jour de montagne*, j'étais justement venu ici pour respirer, pour me retremper dans ce foyer de toutes les choses fraîches de notre vie. Il y a des jours où il semble nécessaire d'y revenir pour retrouver le bout du chemin par lequel on est parti.

Mon père Barbarin était là. En longeant une clôture qui bornait la basse-cour, nous vîmes déboucher soudainement par une brèche un groupe de volailles amentées : il y avait des poules, il y avait des coqs et beaucoup de clameurs.

Mon vieux maître me prenant par un bouton de ma redingote et me tirant à lui en accentuant l'action par un grand coup de

coude, commença ainsi à demi-voix, et sur le ton solennel de l'histoire :

Deux coqs vivaient en paix : une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie ! et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée, etc.

Ce fut, je crois, ma dernière leçon, et je ne pense pas avoir entendu depuis La Fontaine. Pour moi les deux fidèles amis sont partis ensemble et ils restent maintenant tellement unis l'un à l'autre dans ma pensée, que je ne pourrais pas concevoir Barbarin sans La Fontaine, et goûter La Fontaine sans Barbarin. Ils étaient si bien faits l'un pour l'autre, ces deux inséparables !

Que de bons coups de pinceau je pourrais ajouter à cette esquisse si le temps et la circonstance me permettaient d'achever le portrait ! Mais je n'ai voulu tracer qu'une silhouette et rendre un témoignage de mon affectueux souvenir à mon vieux et cher maître

qui ne s'est tant pressé de s'enfuir dans sa tombe que pour mieux établir le silence sur sa vie.

Voilà, Messieurs, comme ils passent, ces professeurs, à leur manière : après avoir rassemblé leurs forces, leurs facultés, leur science, tout ce qu'ils ont reçu de Dieu et tout ce qu'ils ont amassé par leur travail, ils font de tout cela une substance qu'ils versent comme une rosée, comme un terroir, comme un engrais supérieur—permettez-moi l'image—sur les germes d'autres hommes ; et quand ils ont fini de déverser, ils ont fini de vivre.

Ils se sont distribués par parcelles à l'humanité, ils ont disparu dans le bien acquis aux autres, sans demander rien à personne, ni éloge, ni décoration, ni monument sur leur tombe. Il ne reste pas une page, pas un livre, pas un patrimoine, pas un être qui porte leur nom : ils sont devenus substance et vie des autres. Et ces autres s'en vont peut-être orgueilleux, emportant comme leur bien ce qui

les a faits plus forts, plus savants, plus intelligents, ce qui leur assure plus de jouissances dans les triomphes de leur carrière.

Oh ! je me sentirais bien ingrat, mon cher vieux maître, si je ne te disais pas, que personne plus que toi ne m'a fait connaître les beautés de tous ces chefs-d'œuvre littéraires qui honoreront éternellement la Grèce, Rome et la France ; que personne ne m'a mieux fait sentir les superbes harmonies ravies par le génie de Haydn, de Mozart et de Beethoven à celles dont Dieu a rempli l'univers ! Ah ! combien dans ces dialogues et ces concerts intimes, entre les quatre murs de ta chambre, j'ai recueilli de palpitantes émotions, il m'a été révélé de beautés artistiques, je me suis préparé de jouissances dans ce concert sublime et infiniment varié de toutes les choses créées ! Car, plus on te surprenait loin des yeux et des oreilles de la foule, loin des théâtres du monde, plus on retrouvait ton sentiment spontané de l'art, ce jet instinctif de ton âme vers le

beau, cet enthousiasme ardent qui échappait toujours à ces entraves rigides dont ta volonté le tenait enlacé.

Merci de m'avoir ouvert ces belles régions de l'art, ce ciel de la terre, de m'avoir rendu un peu accessibles ces refuges de l'âme où elle peut monter quand elle a la force d'échapper au terre à terre et aux accablements de la vie.

Maintenant, pardonne-moi, mon vieil ami, si l'expression de ces éloges posthumes a pu aller jusque dans ta tombe lointaine émouvoir ta modestie qui n'est peut-être pas tout à fait endormie: il fallait bien que tu fusses là pour pouvoir t'obliger à les accepter.

A présent que j'en ai le cœur net, dors bien tranquille dans ce tombeau des chers tiens où je suis allé m'agenouiller un jour moi-même; je ne te troublerai plus pour si peu... Demain, tous les élèves iront prier pour toi à Notre-Dame. Et cette fois, tu seras content, n'est-ce pas?...



A vous, chers et dignes professeurs, au milieu desquels je revois encore bien des figures amies, que vous dirai-je?... il me reste si peu d'instants à vous consacrer. J'ai parlé, ici, comme un homme en ivresse, sans trop savoir par où je commençais et comment je finirais. Que voulez-vous, je ne représentais pas les sages, moi.

Je ne puis vous dire qu'une chose : Continuez... continuez, avec cette simplicité et cet oubli des orgueils et des ambitions de la terre, votre vie de sacrifices et de dévouement ; continuez à établir dans nos consciences, à côté de la science qui nous expose tous les problèmes de l'existence, cette règle infailible qui dit comment il faut résoudre ces problèmes devant Dieu et vis-à-vis de nos semblables.

Plus que jamais cette règle morale immuable doit être la base de toute instruction, à quelque classe que doive appartenir celui qui la reçoit, dans quelque carrière qu'il doive exercer ses forces physiques et intellectuelles.

Il est entré une puissance colossale aujourd'hui dans les sociétés modernes : le dieu mathématique, le chiffre. Cette puissance peut être sûre dans ses résultats lorsqu'elle s'exerce sur un objet, un fait, une loi de la nature ou de l'économie sociale qui lui est accessible et entièrement soumise, mais elle est aveugle et souvent fatale dans son action au milieu des variations imprévues, compliquées et incontrôlables des éléments économiques du monde moderne. Cette puissance en a produit une autre plus aveugle encore, la machine ; et toutes deux tendent à dominer bientôt le monde. Aujourd'hui, pour plusieurs, instruire, n'est-ce pas uniquement, dans l'échelle supérieure, donner la science du chiffre, et dans l'échelle inférieure, la science de la machine ?

En définitive, n'est-ce pas enfanter par l'instruction le plus grand nombre possible d'inventeurs de machines, et le plus grand nombre de serviteurs de machines ?

Je ne me déguise pas l'importance des résultats que peut avoir dans l'économie des peuples cette énorme force déléguée aux agents physiques appelés à nous servir ; mais elle est toute brutale. Et si elle n'est employée qu'à satisfaire des appétits toujours plus insatiables, une ambition toujours plus aveugle, des moyens toujours plus illégitimes, où va donc arriver l'humanité ?

Regardez déjà ces légions de machines lancées sur la surface de la terre comme des meutes de chiens voraces, occupées jour et nuit à déchirer ses entrailles, à sucer toutes ses substances, pour rapporter toujours à leurs maîtres une proie plus grosse, plus grasse, plus assouvissante. Et l'on crie toujours : " Des machines ! des capitaux pour les faire aller ! des hommes pour les servir ! "

Messieurs, devant ce courant nouveau d'idées, de moyens et d'intérêts, à ce cri fiévreux et brutal qui me rappelle celui des Romains demandant toujours des esclaves, et celui des barons du moyen âge appelant toujours des serfs, je n'écoute pas les appréhensions qui me poursuivent et je ne dis à personne : "Détruisons les machines." Mais à vous, je dis encore une fois, continuez votre tâche, agrandissez-la si c'est possible : ce n'est pas le temps de ralentir votre œuvre de zèle chrétien.

Vous, développez les âmes, fortifiez les âmes, ennoblissez les âmes, gardez les domaines de l'intelligence et les prérogatives de l'immatériel sur le matériel. Proclamez toujours davantage, incorporez dans notre sens moral, par la foi, par la raison, par le sentiment de la dignité humaine, par votre abnégation, ce commandement qui est la première garantie de durée de tout ce qui compose la société, la famille, la fortune, l'Etat : "Tu ne voleras pas !"

Ce commandement, ne l'entendons-nous pas déjà s'élever de milliers de poitrines oppressées, comme un cri d'alarme et de rage. "Tu ne voleras pas le bien de mon âme et le bien de mon corps, mon soleil, mon air pur, mon espace, mes caresses et mon lait de mère, mes légitimes amours, mon repos et ma joie du dimanche, mon pain de demain pas plus que mon pain d'aujourd'hui, pour poursuivre tes chimères de fortune aveugles et égoïstes qui s'évanouiront demain dans la lutte effrénée engagée de toute part, ne laissant que des ruines et des affamés, que des haines et de hideuses vengeances."

Ah ! ce commandement, puissions-nous le recevoir toujours de vos lèvres paternelles et l'accepter pacifiquement dans nos consciences, plutôt que de l'entendre sortir du milieu des masses ameutées et s'imposer à nous comme un châtiment pour nous être laissé séduire par un système d'éducation toute sensuelle et égoïste.

Chers et vénérés maîtres, toute l'histoire de notre passé est le témoignage le plus éclatant et le plus magnifique de l'efficacité de votre enseignement: ce mystère de notre conservation qui étonne tant de monde aujourd'hui, il ne s'explique que par vous et votre œuvre, et par ceux qui la propagent autour de vous.

Vous avez établi fortement le véritable principe de conservation dans nos familles et notre société, qui fait de nous ce corps homogène, fécond et irrésistible, qui s'étend toujours, se tient toujours, et s'attache irrévocablement au sol en fondant pour toujours la patrie.

Vous avez fortifié nos intelligences et nos caractères, et, à toutes les époques critiques de notre histoire, ils ont pu dominer tous les périls. A la plus grave de toutes peut-être, quand il s'agissait de faire entrer dans la constitution de notre gouvernement et le corps de nos lois, malgré des adversaires tout-

puissants, ces droits et ces garanties que nos soldats héroïques avaient arrachés à la volonté du vainqueur, c'est à la supériorité des hommes formés par vos leçons et vos exemples que nous devons notre triomphe. Triomphe le plus important, le plus fécond pour les destinées futures de notre nationalité.

Recevez nos hommages pour tous ces grands bienfaits, et soyez assurés, si la reconnaissance d'une génération peut déterminer les actes de toutes les autres, soyez assurés que s'il se rencontre jamais des hommes assez aveugles pour calomnier vos intentions et vouloir arrêter votre noble entreprise, il se lèvera alors autour de vous, tout un peuple indigné qui vous doit d'être resté un dans sa foi, un dans ses amours, un dans son passé, et ce peuple dira d'une seule voix aussi : "Ne touchez pas à cela, c'est notre patrimoine, c'est notre salut, c'est notre avenir."

QUELQUES NOTES

SUR

M. L'ABBÉ BARBARIN.

La variété et la vivacité des impressions, l'impétuosité et la franchise des mouvements du cœur et de l'âme produisaient chez M. Barbarin des traits si imprévus, si charmants et souvent si pittoresques, que la mémoire de ceux qui en étaient témoins en restait marquée pour toujours, cela faisait tableau et on pourrait aujourd'hui en former une galerie bien amusante.

Je ne puis m'empêcher d'en exposer ici deux ou trois pris au hasard dans la collection.

Lors de l'installation de Monseigneur de Charbonnel dans le diocèse de Toronto, dont il était le premier évêque, l'on fit de l'éclat.

Il s'agissait de faire accepter à une population tout anglaise un pasteur deux fois français. Il fallait bien y mettre l'accompagnement d'orchestre ; les violons n'étaient pas de trop. Les meilleures voix et les plus fins instruments du Bas-Canada furent conviés à la cérémonie, M. Barbarin tout le premier, naturellement, et on le chargea de diriger les crincerins.

Parmi ceux-ci se trouvait l'abbé D., curé du bon vieux temps, virtuose très convaincu ; il représentait à lui seul tout le moyen âge du violon canadien, il improvisait volontiers la ritournelle, et il endimanchait avec complaisance tous les grands maîtres de ses fioritures et de ses notes d'agrément ; jamais archet n'en a plus semé sur son passage.

Je ne sais plus à quel moment solennel de la messe pontificale, l'on était à exécuter une fugue vertigineuse, une vraie trombe musicale : M. Barbarin jouait une partie de violoncelle tout en dirigeant cette avalanche

de sons. L'abbé D..., l'oreille doucereusement penchée sur son sapin, la narine palpitante, l'œil ébloui, faisant patte de velours tout le long de sa chanterelle, achevait justement de pointiller une gamme chromatique, il n'avait plus que quelques perles à jeter dans l'espace avide... quand il sentit soudain s'envoler son archet.

C'était M. Barbarin qui, lancé dans un tohu-bohu d'arpèges, venait de briser le sien, et se pourvoyait au plus proche, là où il n'y voyait pas d'inconvénient. Il n'avait pas même perdu une mesure, son bras s'était simplement allongé un peu plus, comme pour reprendre une *poussée* gigantesque et il continuait son galop furieux sur ses quatre cordes, et l'abbé D... le regardait alier.

Quand il eut fini, il passa l'archet sous l'*ut* du violoncelle, comme à l'ordinaire, et il allait s'agenouiller pour dire pieusement une prière, quand l'abbé D... arrive en lui disant

par-dessus l'épaule, d'un air où les notes d'agrément manquaient totalement :

“ Mais rendez-le moi, au moins ! ”

— Vous rendre quoi ? ... Le bon père Barbarin tombait des nues !

Une autre fois, c'était à la Montagne, le jour de la fête du Supérieur. A la fin du dîner, le chœur du collège s'était mis en frais de chanter un fragment de la *Création* de Haydn, sur une version anglaise, malheureusement. Nous en étions à ce morceau superbe où le maître décrit avec des éclats d'harmonie si puissants l'entassement des montagnes sous la main du Créateur.

J'étais alors grand comme le monde : je chantais les *solos* dans les basses-tailles, bien sûr d'enfoncer Duprez, Lablache et Mario, au moins, “ *sur l'air du tra la la la.* ” Je faisais de mon mieux ce jour-là, mes compagnons aussi ; chacun de nous croyait bien, à

l'effort qu'il faisait, lancer son petit Mont Blanc dans l'espace. A cet âge tapageur on s'abandonne à l'envi au *fortissimo*.

Cependant M. Barbarin ne semblait pas satisfait, il suait outre mesure; il aurait voulu un tremblement de terre, et seule la ferblanterie du réfectoire bruissait sourdement.

Tout à coup un éclair illumine sa pensée: il venait de s'apercevoir que toutes les fenêtres étaient ouvertes et que par là devait s'écouler notre *Création*. Alors nous le vîmes étendre les bras de chaque côté de la salle et les agiter convulsivement comme lorsqu'il commandait une pose; et nous voici de notre côté à filer un point d'orgue on ne peut plus mal à propos. Ne se possédant plus, M. Barbarin s'écrie de toute la puissance de ses poumons et dans l'idiome qu'il écorchait encore mieux que nous: "*Shut all de dourrrrrrs!...*" Il voulait dire les fenêtres.

Ce fut un cataclysme: tout ce qui venait d'être si péniblement créé, s'écroula sous

l'hilarité générale; nous étions revenus au chaos, et notre cher conducteur n'y comprenait rien encore.

Pendant quelques années, M. Barbarin fut attaché à la cure de l'une des paroisses que desservait encore sa communauté. C'est là que l'on vit quel trésor de charité renfermait son grand cœur, et quelles ressources il lui aurait fallu pour y satisfaire. Sa vigoureuse santé, ses revenus personnels, toutes les heures de sa journée étaient à la disposition des nécessiteux. Si le *miracle des roses* se fût reproduit pour lui chaque fois qu'on le rencontrait portant son manteau rempli du pain des pauvres, il aurait souvent jonché de fleurs la boue du chemin; car ce n'est pas sur les sentiers séduisants qu'il allait chercher la misère.

Dans ce cœur toujours débordant et dans ces mains toujours ouvertes, des indiscrets et même des protégés déloyaux sont venus souvent puiser le bien des pauvres; il laissait

faire, préférant fermer les yeux que de fermer son cœur et sa main sur un soupçon pénible. Je crois qu'il a quitté la terre croyant n'avoir jamais rencontré un malhonnête homme.

Dans l'exercice d'un ministère aussi rempli, la rhétorique trouve peu de place; cependant l'ancien professeur n'en perdit pas pour cela le sentiment des beautés littéraires; en voici un indice.

Il entre un jour chez un de ses confrères; il semblait pressé. Ce confrère, grand amateur de belles choses, lui aussi, tenait justement à la main *Italia*, de Théophile Gautier; l'ouvrage était tout frais éclos.

“ Vous voilà bien arrivé, M. Barbarin; tenez, lisez ces pages sur St-Marc de Venise lui dit le confrère, c'est comme si l'on y était, c'est même plus beau.”

— Mais, mon bon, je n'ai qu'un instant à moi, je cours à la Montagne où le Supérieur m'envoie faire un bout de classe pour ce pauvre R..., tombé malade hier.

— Bah! rien que cette page, insiste le

confrère, c'est splendide ! ensuite vous brûlerez le chemin... C'est cela, asseyez-vous là... Moi, je vais aux malades... Quand vous partirez, vous tirerez la porte.

M. Barbarin s'assied et le confrère s'enfuit. L'on devine le reste.

Quand celui-ci revint, après deux heures de course, la porte n'était pas tirée, et c'était le moment où le professeur suppléant aurait dû faire son entrée dans sa classe ; il en était à une lieue, mais il achevait *Italia*.

“Comment, encore vous !” s'écrie le confrère.

M. Barbarin avait les deux mains dans les cheveux et il maugréait : “ Vous ne m'en faites jamais d'autres !... Allons, salut... quel peintre que ce Gautier !... Là ! où faut-il que j'aile à présent ?...” Et il était déjà loin, attelé à des chaussures retentissantes qui révélaient à toute la maison les faux pas que leur porteur faisait dans le règlement, oh ! toujours par mégarde, je le certifie, car il l'aimait autant que son Mozart.

ADRESSE PRÉSENTÉE

A

MONSIEUR L'ABBÉ BAYLE

ANCIEN DIRECTEUR DU COLLÈGE DE MONTRÉAL A L'OCCASION DU CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE DE SON
ADMISSION AU SACERDOCE.

Le vénérable monsieur Bayle est le doyen et le survivant de plusieurs des directeurs du collège de Montréal; il a gouverné cette maison durant de longues années avec tact, sagesse et bonté. C'est à notre réunion générale que l'on a pu juger combien le souvenir qu'il a laissé dans la mémoire et le cœur des élèves était ineffaçable. Son nom simplement articulé produisait toujours une explosion d'applaudissements. Mais il fallait tout ce bruit pour lui faire entendre que nous l'aimions.

Monsieur Bayle dépasse aujourd'hui quatre-vingts ans; n'ayant jamais aimé ni cultivé le compliment, il s'endort volontiers maintenant sur ceux qu'on est tenté de lui faire. Je lui en avais défilé un long à l'occasion du cinquantième anniversaire de son admission au sacerdoce, et je dois lui rendre ce témoignage: il a subi le supplice en entier—il est vrai qu'il le subissait debout..... et entouré de tout ce que

Montréal renferme de digne et de respectable. Je crois devoir ajouter ce document inédit au discours fait à notre réunion, parce qu'il le complète et fait une part plus large et plus légitime au plus ancien de nos directeurs, de l'estime et de la profonde vénération que nous lui avons conservées.

N. B.

Monsieur le Supérieur,

Dieu vous a comblé de jours et vous avez rempli ces jours de bien : voilà pourquoi, de toutes les parties du pays, on vient aujourd'hui vous apporter un tribut de respect et de reconnaissance.

Il y a cinquante ans que vous êtes prêtre et que vous donnez au Canada les fruits de votre travail, de vos vertus et de votre ministère ; et il n'y a guère plus de deux cents ans que les enfants de votre saint fondateur sont venus établir à Ville-Marie la maison que vous dirigez aujourd'hui. Votre carrière remplit donc le quart de cette existence col-

lective qui a fait sans interruption l'admiration des gens de bien et mérite le respect universel. Rejeton précoc de la maison-mère, la maison de Montréal semble être restée tout empreinte de l'esprit du fondateur qui avait préparé lui-même avec amour sa fructueuse germination. Le bien en rayonne par tous ses membres, et vraiment on ne sait auquel en particulier en attribuer le mérite ; force est de s'en prendre à la direction et au supérieur. Celui qui vit plus longtemps en emporte une plus grosse part sur ses épaules, voilà tout. Après vos cinquante ans de service, Monsieur le Supérieur, vous devez être bien chargé ; mais à voir avec quelle vigueur vous portez votre fardeau, nous ne pouvons pas trop en vouloir à cet esprit généreux de monsieur Olier.

On a beau chercher dans les traditions d'un passé reculé, même dans celles où la médisance et la calomnie auraient pu laisser quelques traces, le souvenir d'un mauvais

prêtre portant le nom de St-Sulpice, cela ne se trouve pas. Quand votre regretté prédécesseur vous a légué en mourant son onéreuse succession, on a fait l'éloge de sa science, de ses travaux, de ses vertus ; quand celui qui l'a précédé dans sa charge a succombé, on a fait entendre sur sa tombe les mêmes louanges et les mêmes regrets ; et il en a été ainsi à la mort, non seulement de tous les supérieurs de votre digne maison, mais de chacun de ses membres subalternes. Quelle mémoire pleine de reconnaissance et d'admiration n'ont pas laissée M. Roux, M. Rivière, M. Roque, M. Rouppe, M. Fay, M. Prévost ! — Il nous faudrait nommer ici chacun des membres de votre institution depuis le premier jusqu'au dernier ; et tout nous fait présager que nous n'aurons pas de sitôt à nous taire sur les vertus et les œuvres des prêtres de St-Sulpice. La fête d'aujourd'hui est loin de nous en fournir l'occasion, et doit vous donner le pressentiment, Monsieur le

Supérieur, de ce qui arrivera quand Dieu vous retirera du milieu de nous pour vous donner le juste prix d'une si longue carrière. Pour ne pas vous faire regretter d'avoir vécu cinquante ans prêtre, je ne vous dirai pas aujourd'hui ce que l'on dira alors, quoique la circonstance m'y autorise.

Lorsque l'on visite la solitude d'Issy, on voit à certaines heures passer sous l'ombrage des grands arbres des vieillards au front serein et réfléchi : ils s'entretiennent doucement entre eux de quelques grandes vérités, ou ils vont prier dans quelque endroit retiré de cette verdoyante Thébaïde. Au loin on entend venir les vains bruits de Paris. Mais ces bruits, résultat de toutes les passions tumultueuses des hommes, ne les troublent pas ; ils en sont, par la nature de leur vie, à une distance infinie. Pendant de longues années, ces hommes ont travaillé à acquérir toutes les sciences et toutes les vertus, non pour s'en faire un ornement et un mérite per-

sonnel, mais pour les enseigner aux autres : tout don, toute aptitude, toute connaissance acquise et qui pourrait être le bien légitime de l'individu doit être, par devoir, celui de tous. Des savants, sur les discrètes indications de quelques amis de la maison, viennent parfois demander la solution des problèmes qu'ils ne peuvent résoudre à ces solitaires dont le nom est inconnu dans le domaine de la science. Ils n'ont qu'un but : former des hommes de bien, des hommes de doctrine, de dévouement et de sacrifice. Tout chez eux concourt à ce but et pour y arriver plus sûrement, ils ont adopté une méthode souveraine : ils donnent l'exemple en même temps que la doctrine.

Etablie providentiellement au centre de la France avant que le relâchement et la mollesse eussent atteint le clergé, votre communauté, Monsieur le Supérieur, a soutenu, dans les temps de défaillance et d'orage, la vertu et le flambeau de l'Eglise de France ;

et après la terrible tempête qui balaya toute l'ancienne société, on peut dire que c'est encore dans les séminaires de St-Sulpice que l'on vit le clergé séculier retrouver la sève féconde et forte qui le fit naître et grandir en si peu d'années.

Formé par ces maîtres vénérables de la vraie science, vous vîntes, encore jeune, propager leur mission sur cette terre. Mis à la tête du petit séminaire de Montréal, vous avez d'abord travaillé à faire de bons citoyens. Persuadé que l'esprit peut acquérir à tout âge, mais que la vertu et le respect pour le devoir ne se fondent que dans l'enfance, vous avez su inspirer aux jeunes gens l'amour du devoir encore plus que l'ambition du savoir et du succès; et dans cette discipline délicate de leur cœur et de leur esprit, vous avez toujours gardé leur confiance et leur estime. S'il fallait nommer ici les hommes distingués qui ont mis à profit plus tard votre enseignement, il faudrait faire

une longue liste ; et si l'on voulait connaître ceux qui vous conservent un sentiment de reconnaissance, il n'y aurait qu'à refaire le catalogue de vos élèves.

Quelques années plus tard, quand le temps fut venu d'établir un grand séminaire à Montréal, c'est à vous que l'on en confia la direction ; et grâce à cette vocation, trempée et consolidée au foyer de votre institution, on vit bientôt se reproduire ici le bien que produit partout l'œuvre de M. Olier. Il y avait de bons prêtres au Canada, il y en avait aussi aux Etats-Unis, mais dans une jeune société qui se transforme et se développe rapidement, les conditions sociales changent continuellement et le clergé se trouve en face de besoins, de difficultés et de dangers nouveaux. Le clergé canadien s'empressa donc de venir puiser dans la nouvelle institution une science plus approfondie, et consolider encore sa vertu dans la méditation et la solitude. En peu d'années le nouveau séminaire

prit des développements imprévus. Cette première génération de lévites en se répandant fit comme une bonne semence, elle produisit partout des rejetons. Cette semence, Monsieur le Supérieur, Dieu l'avait bénie dans vos mains, et le ciel vous a donné dans ce succès une récompense que nos louanges ne pourraient que diminuer à vos yeux.

Des connaisseurs disent en France que les séminaristes de St-Sulpice emportent avec eux un cachet qui les fait distinguer partout dans leurs œuvres comme dans leur tenue. Il est évident, Monsieur le Supérieur, que vous avez si bien formé vos élèves selon le goût de M. Olier, qu'ils ont même revêtu ce cachet caractéristique que l'on remarque ailleurs : les connaisseurs d'ici le constatent. Et il faut bien que ce cachet soit une bonne marque, puisque les évêques de tous les diocèses de l'Amérique Septentrionale vous donnent maintenant leurs sujets à marquer de la même manière. Leur affluence devient au-

jourd'hui si grande que vous avez à peine les ressources et le temps de leur bâtir un abri. Il est vrai que vous n'entendez pas faire des sacrifices à demi dans cette œuvre capitale de votre institution. Après y avoir dépensé un million, vous ne croyez pas avoir fini votre tâche tant qu'il se présente à vos portes un jeune homme vous demandant avec foi et courage de lui enseigner la science et les vertus du sacerdoce. Non content de prodiguer pour cette œuvre les biens que vous tenez de la Providence, vous y consacrez la vie de vos sujets d'élite, de ceux qui pourraient, dans un ministère plus en évidence, faire rejaillir sur la maison un plus grand éclat. Cette solitude de Montréal, qui a déjà tous les charmes, tous les parfums religieux de celle d'Issy, en prend encore tous les jours davantage le noble caractère, en atteint le but inappréciable, grâce, Monsieur le Supérieur, à votre sollicitude.

Si nous étions moins catholiques ; si le

bienfait de la foi nous arrivait par un autre organe que celui du prêtre ; si le prêtre pouvait être autre chose à nos yeux, dans sa personne et dans ses actes, que le représentant de notre culte et l'image sensible de la doctrine qu'il nous enseigne ; s'il n'avait pas été, depuis nos origines jusqu'à ce jour, le cœur dans notre économie sociale ; si l'avenir d'une nationalité que la Providence nous commande d'aimer et de respecter, quoi qu'il arrive, ne reposait plus sur cette confiance entière et filiale que nous avons eue dans nos prêtres, confiance qui faisait notre trait d'union et qui ne peut exister sans un respect profond et mérité pour leur personne, leur caractère et leur doctrine, nous vous féliciterions moins, Monsieur le Supérieur, d'avoir travaillé toute votre vie à nous en former de si excellents.

Maintenant, comme nous avons entendu quelquefois formuler un reproche contre l'esprit de la maison, et, par conséquent, plus

particulièrement contre vous, Monsieur le Supérieur, nous nous permettrons de vous en faire part aujourd'hui pour que personne ne soit tenté d'agir comme ce Grec qui condamna Aristide parce qu'il était fatigué de toujours l'entendre nommer le *Juste*. On dit donc que sur certains sujets, vous êtes, non pas rétrogrades, car ici nous n'entendons être les interprètes que d'honnêtes gloseurs, mais stationnaires. Vous, nos seigneurs, les premiers parmi nos rentiers de Montréal, vous êtes encore dans les meubles de vos fondateurs, et rien n'a encore pu vous faire apporter le moindre changement dans votre vie extérieure, pendant que nous remplissons nos maisons d'objets de luxe et que nos équipages dispendieux ébranlent ce sol pour lequel nous vous payons des redevances. Et puis, on vous accuse en outre de vous mêler trop peu à la vie intime de nos familles : vous dînez peu en ville et vous y veillez encore moins ; on ne vous voit guère vous préoccuper que de nos douleurs.

Nous croyons le reproche sérieux, nous surtout qui aimons le beau, non seulement dans son essence, mais sous toutes ses formes. Cependant, nous croyons que vous pourriez peut-être nous répondre comme saint Laurent à cet empereur qui lui demandait de montrer les trésors de son église :

“ Regardez les vastes écoles que nous élevons tous les ans pour recevoir un nombre toujours croissant d'enfants nécessiteux. Regardez les tables des pauvres que nous entretenons dans divers hospices et qu'il faut agrandir et surcharger devant les nécessités effrayantes qu'enfantent bien un peu les imprévoyances de votre luxe. Regardez les églises, les chapelles, les salles d'asiles, et cette multitude d'œuvres pies qui ont chacune un fondateur, un patron, un bienfaiteur parmi les membres de notre maison, lesquels y consacrent d'abord leurs biens patrimoniaux et trouvent encore moyen, dans leurs moments d'abois, d'arracher, avec l'aide du

supérieur, quelque chose à notre procureur. Voilà quel a été depuis plus de deux cents ans le luxe de St-Sulpice, et les plaisirs intimes auxquels il a pu se livrer. Tout cela a plus que suffi à absorber les loisirs de la communauté, ses rentes et quelque chose du capital. Nos paroissiens ont d'ailleurs assez de parents et d'amis pour s'asseoir à leurs banquets et participer à leurs plaisirs, et ils nous laissent assez d'infortunes et de besoins à soulager pour occuper tout à la fois et notre ministère et nos passe-temps."

Vous pourriez peut-être ajouter, Monsieur le Supérieur, qu'il a existé, sans doute, des ordres religieux qui ont orné magnifiquement leurs demeures et su tempérer par les charmes de l'art l'aspect trop sévère du cloître, mais que, comme la plupart ont éprouvé ensuite le besoin d'une réforme, il est peut-être plus judicieux de s'en tenir aux traditions de St-Sulpice et à l'esprit de simplicité de M. Olier.

Mais nous croyons qu'il est inutile, Monsieur le Supérieur, de vous suggérer des réponses à ces récriminations : vous ne vous en servirez pas et vous ferez bien. Ne faut-il pas que les gens de bien gardent sur eux un peu d'aliment pour notre médisance ? Et si vous ne lui en offrez jamais davantage, elle ne fera pas longue vie et vous n'aurez plus bientôt la peine de nous en absoudre.

Persuadés, Monsieur le Supérieur, qu'en continuant de vivre, vous ne desservirez pas la cause du ciel et que vous servirez beaucoup la nôtre, nous allons demander à Dieu de prolonger vos jours encore longtemps. Cela ne vous accommodera peut-être pas tout à fait : si nous allions avoir l'occasion de fêter *la soixantaine*, et d'ajouter un bout à nos compliments !... Mais soyez sans inquiétude, nous allons tout vous dire aujourd'hui : nous ne voulons pas vous faire subir deux fois cette épreuve de purgatoire. Dieu a déjà jugé qu'une était de trop pour vous dans cette vie et dans l'autre.

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

N^{os} 256 et 258, rue Saint-Paul.

